

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

**I NUDITÉ
STRIPTEASE,
UN ART ?**

**Audrey Guiller
PIQUÉE PAR LA CURIOSITÉ**

**DÉCRYPTAGE
SOUTIEN AUX
PATIENTS**

CULTURE

*Quand la
cité danse*





Celle qui

dissipe le brouillard

Comprendre et faire comprendre. Un leitmotiv dans la vie d'Audrey Guiller, journaliste indépendante au sein du collectif Objectif Plume, qu'elle a fondé en 2005. Six professionnelles de l'info partagent un bureau, rue de la Monnaie, s'entraident et s'épaulent dans leurs travaux respectifs. Au départ, elle ne se rêvait pas pigiste, encore moins rennaise. Originnaire de Nantes, elle déménage régulièrement durant sa jeunesse ; la menant à une époque redonnaise durant laquelle elle ne pense « qu'à se barrer ! » Elle reviendra dans la capitale bretonne – où elle y a étudié Hypokhâgne/Khâgne et Lettres modernes – après avoir travaillé 2 ans pour *Ouest France* à Angers, une fois diplômée du Celsa (Paris) en journalisme et des stages plein le CV. Parmi lesquels figure la rédaction d'*Okapi* « car depuis la 4e, je voulais travailler dans la presse jeunesse. » Elle aime la curiosité des gamins, expliquer le fonctionnement des choses. « Je suis ultra curieuse, j'aime regarder les gens vivre, les comprendre. », confie-t-elle, fascinée. Depuis, la jeune femme de 36 ans, mère d'une famille nombreuse et recomposée, nourrit son ambition de documentaires jeunesse, d'enquêtes et reportages pour diverses publications, et écrit des bouquins. Dont *Le viol, un crime presque ordinaire*, en 2011, fruit d'une investigation menée avec Nolwenn Weiler pendant un an : « On voulait parler de ce que l'on ne voit pas, à travers des chiffres et des témoignages. Pour que le brouillard se dissipe. Nous avons été tellement choquées... On voulait le crier partout ! ». Plus tard, elle compile travail et études sur le genre à l'université Rennes 2 pour y obtenir un Diplôme Universitaire et adhère à l'association féministe Questions d'égalité. Une démarche assumée : « Je préfère écrire sur ce qui a du sens pour moi. J'ai mis du temps à me rendre compte que la problématique de l'égalité des sexes se mettait souvent sur mon chemin. » Pour Audrey Guiller,

cela ne veut pas dire poing levé et théories engagées à tout va. « Comme pour tous les sujets, on argumente, on étaye, on cherche à comprendre et faire comprendre », insiste-t-elle, sourire aux lèvres. Une règle qu'elle applique également dans les ateliers d'écriture qu'elle anime depuis 2012, à la prison des femmes de Rennes, dans le cadre de la revue *Citad'elles* réalisée par et pour les détenues. Elle y encadre les conférences de rédaction, gère la venue des intervenant-e-s et les accompagne si besoin dans la réalisation de leurs sujets. « En prison, il peut y avoir une sorte d'infantilisation. Là, elles choisissent leurs sujets, leurs angles, font les illustrations, les interviews et rédigent. Ça les aide dans leur autonomie. C'est passionnant. Elles vont bien au-delà de leurs histoires personnelles. », s'enthousiasme la journaliste. Et quand elle ne déverse pas son bouillonnement de curiosité en mots, et qu'elle ne se produit pas en concert comme batteuse avec Nanda Devi, le groupe punk féminin de ses 20 ans, elle utilise le prisme de la photographie pour questionner son environnement. Un procédé qui donnera lieu à son dernier livre (Éditions de Juillet, 2014), *Lost in Fukuoka*. Durant 3 mois, dans le sud du Japon, elle s'arme de son Smartphone et capture ce qui l'interpelle : « J'étais frustrée là-bas de ne pas parler japonais, et peu parler anglais. La culture est à l'opposé de la notre. Je ne suis pas photographe mais j'aime le cadrage, les ambiances... Je faisais des photos la semaine et Jean-Luc Azra, qui y vit depuis longtemps et signe les textes, les décodait. » Après le Canada, le Cap Vert, la Californie et l'Inde, Audrey ne devrait pas tarder à s'envoler pour la Norvège. Son challenge : déconnecter ses antennes. « Ça fait rire tout le monde ! J'ai un problème avec l'inactivité, j'ai peur de m'encrouter. Le voyage, ça permet d'être bouleversée, de se retrouver perdue, de faire « reset ». Et écrire ensuite, ça sert à digérer », conclut-elle.

■ MARINE COMBE

Premier réseau social photographique en Bretagne



Plus de 3000 artistes inscrits

Ouvrez gratuitement votre book en ligne sur
www.modeles-bretagne.info



ÉDITO | TOUCHE PAS À MA LIBERTÉ D'EXPRESSION
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Le 7 janvier, aux alentours de 11h30, la liberté d'expression a été menacée en attaquant *Charlie Hebdo*, laissant une rédaction meurtrie par l'assassinat de 12 personnes. Ainsi qu'une population choquée par les événements qui ont tenu le pays en haleine jusqu'au soir du 9 janvier. Les rassemblements, les marches et les diverses actions en hommage aux victimes fédèrent tout d'abord, divisent ensuite et enfin mènent à la question « Et demain ? » Depuis, la liberté d'expression est brandie à tout va et à toutes les sauces. Arme inébranlable contre tous les obscurantismes et fanatismes, elle incarne l'espoir. L'espoir de lendemains meilleurs, de lendemains vainqueurs. Mais demain, soi-disant, il faudra mettre à plat cette liberté d'expression, l'allonger sur le billard des haut-penseurs du pays pour la faire disséquer et lacérer par les bistouris de celles et ceux qui sont de tous les débats. Remplaçons les bistouris par des crayons, des plumes, des claviers, des scènes culturelles, des assemblées démocratiques, etc. Ah, c'est déjà fait. Preuve que ce débat est dérisoire et désuet. Parce qu'il menèra à la confusion. La liberté d'expression n'est pas à inventer ou à encadrer. Elle est à défendre au quotidien, en toute modestie, de par l'engagement que l'on prend en exerçant notre profession, au service de l'information. Cette liberté, comme toutes les autres, aussi fondamentale soit-elle, n'est pas acquise. Loin de là. Elle est souvent bafouée et entravée par des rouages politiques et financiers. Ce numéro n'est pas dédié en particulier à la liberté d'expression. Valeur à laquelle nous croyons fermement, nous la côtoyons dans nos colonnes et nos photos au fil des jours, au fil des mois. Parce qu'on y croit. Tout simplement.

Pensées émues aux victimes des attentats des 7, 8 et 9 janvier, à nos confrères tués à l'étranger dans l'exercice de leur fonction, ainsi qu'à toutes celles et ceux qui meurent sous la dictature du silence, de la pensée unique et du fanatisme.

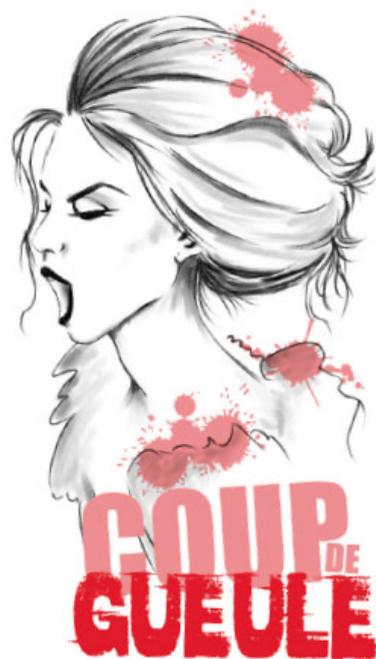


MAGNIFIQUES VEILLEUSES DE CHAGRIN

Il y a Yvonne et Marguerite, les inséparables, Andrée, Geneviève et Anne-Claire. Elles sont cinq, « le front aux vitres comme font les veilleurs de chagrin » de Paul Eluard, leurs regards délavés scrutant l'horizon, attendant de voir revenir l'absent, dans le calme pesant de leurs intérieurs ou dans l'angoisse de la tempête qui bat leurs fenêtres d'embruns et de sel. Elles crèvent l'écran, actrices d'un quotidien fait d'espoir et de silence seulement rompu par le fracas des vagues. Captives de leur destin de femmes de marins. Cinq témoins rares de cette vie suspendue aux caprices de la mer. Trois sont veuves et disent avec pudeur leur malheur. Les deux autres sont seules à terre de longs mois, partageant leur quotidien avec leurs enfants que les pères n'ont souvent pas vus naître. Derrière la caméra, une réalisatrice pleine de talent, Frédérique Odyé. Cette fille de marin pêcheur normand a ici réuni ses deux amours, la mer et l'art. Son documentaire, *Les Veilleuses de Chagrin*, est un bijou délicat et fort, poétique et feutré. Jamais elle ne tombe dans le pathos ni dans la surenchère esthétique, ou pire dans le voyeurisme outrancier. Plus qu'un hommage, elle livre une ode fragile et bienveillante, fidèle et brutale, aux femmes de marins. *Les Veilleuses de Chagrin*, de Frédérique Odyé, produit par Delphine Benroubi, Palikao Films.

■ MORGANE SOULARUE

FEMMES EN VEILLE



MERCI L'HYPOCRISIE

Doit-on se méfier de la réforme du congé parental ? Le 31 décembre dernier, deux décrets ont été publiés au journal officiel dans l'objectif de mieux répartir le temps de congé des parents. Le 1er décret transforme le nom de la prestation versée en « Prestation partagée d'éducation de l'enfant » et le 2ème décret étend de 6 mois la durée du congé parental. Pour un premier enfant elle passe ainsi de 6 mois à 1 an (à condition que les deux parents en fassent la demande) et dès le deuxième enfant, reste fixée aux trois ans du petit, pourvu que les deux concernés ne prennent que 24 mois maximum chacun. Le hic selon les opposants ? 97% de ce congé est pris par les femmes et peu de pères le solliciteront dans l'avenir ! La mère semble donc lésée pour rien. D'autant que les femmes percevant de faibles revenus ne s'arrêtent pas systématiquement de travailler par envie, mais bien parce que le nombre de places en crèche est limité et que le coût d'une assistante maternelle est souvent aussi élevé que leur salaire. Elles n'ont donc pas le choix : autant bénéficier des prestations et s'occuper de leurs enfants. Alors le gouvernement veut-il tout simplement baisser la prise des durées d'indemnités et faire des économies ? La question se pose et l'hypocrisie est plus que suspectée...

■ MARIE LE LEVIER

YEGG

SOMMAIRE | FÉVRIER 2015

- La tête dans le brouillard - p.2
- Ça prend l'eau - p.6
- Livres à l'hôpital - p.8
- La politique en bref - p.9
- Maternité améliorée - p.10
- Nudité nocturne - p.12
- Elles dansent dans la ville - p.22
- La culture en bref - p.24
- Estampes et papier peint - p.25
- Verdict - p.26
- Dans le frigo de - p.27
- YEGG & the city - p.28

LA RÉDACTION | NUMÉRO 33

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
 CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr
 MORGANE SOULARUE | JOURNALISTE | morgane.soularue@yeggmag.fr
 CHLOÉ RÉBILLARD | JOURNALISTE | chloe.rebillard@yeggmag.fr
 MARIE LE LEVIER | JOURNALISTE | marie.lelevier@yeggmag.fr
 LAURA LAMASSOURRE | JOURNALISTE | laura.lamassourre@yeggmag.fr
 MANON DENIAU | JOURNALISTE | manon.deniau@yeggmag.fr
 CONSTANCE LONGOBARDI | JOURNALISTE | constance.longobardi@yeggmag.fr
 CLARA POTIER | JOURNALISTE | clara.potier@yeggmag.fr
 CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE
 PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

UN RAYON DE RÉCONFORT À L'HÔPITAL



L'ennui et la solitude sont des plaies qu'il faut penser tout autant que les blessures à l'hôpital. Les patients restent enfermés pendant des jours dans une petite chambre, et ne reçoivent parfois que peu de visites. L'association des Bibliothèques des Hôpitaux de Rennes (ABHR), qui fête ses 40 ans cette année, apporte lecture et réconfort aux personnes hospitalisées.

Au dixième étage du centre de Ponchaillou, une petite pièce jouxte la cafétéria. Ici, pas de boissons chaudes ou de croissants, mais des étagères remplies de livres et de revues. Des femmes à la retraite enfilent leurs blouses jaunes et emplissent un chariot de diverses œuvres. En ce mercredi après-midi, comme tous les autres jours de la semaine, elles vont se rendre dans les services hospitaliers des étages inférieurs afin de proposer de la lecture aux patients. Claudie Balan, bénévole depuis plusieurs années, s'exclame avec le sourire : « Une fois, on m'a dit que j'étais un soleil. » Rapport à la blouse jaune certainement. Blouse qui permet de les distinguer du personnel hospitalier. L'association a été créée en 1975 et s'est développée dans la plupart des centres hospitaliers de Rennes et des alentours. Aujourd'hui, elle réunit près de 180 bénévoles qui proposent des livres aux patients. Dans certains services, celui des enfants ou celui des personnes atteintes d'Alzheimer notamment, les membres de l'ABHR proposent même de faire la lecture au chevet. L'objectif étant d'améliorer le bien-être des personnes en milieu hospitalier. Concrètement cela se joue sur plusieurs plans :

en apportant de la lecture, les volontaires offrent une occupation qui change de l'habituel tandem, télévision-visites. Ils sont aussi parfois la seule visite dans les chambres qui ne relève pas du domaine médical. D'autres patients ont juste besoin d'une présence qui les sorte de l'hôpital. Avec le passage des bibliothécaires hospitalières, des femmes majoritairement, c'est aussi une porte qui s'entrouvre vers le monde extérieur, un moment rafraîchissant. La structure fait néanmoins face à des difficultés : la baisse des subventions des caisses de retraites est prégnante depuis plusieurs années. Deuxième difficulté soulevée par Chantal Bourdat, présidente de l'ABHR : « On se heurte aux nouvelles façons de travailler de la médecine qui tend depuis quelques années à privilégier les séjours courts. » Les patients sont donc moins demandeurs de romans longs et préfèrent désormais les revues et magazines qu'ils ont le temps de lire, même s'ils ne restent que peu de temps dans le service. L'association a du s'adapter mais voit ses emprunts de livres diminuer régulièrement. Pour Chantal Bourdat, ces nouvelles pratiques de la médecine sont problématiques : « On râle, mais on est obligé de s'adapter. »

CHLOÉ RÉBILLARD

bref

SPOT CONTRE LE VIOL

Chaque année en France, 86 000 femmes sont victimes d'un viol et près de 80% des auteurs sont des proches. C'est ce que rappelle le Collectif Féministe Contre le Viol dans la campagne lancée le 27 janvier à la télévision et sur Internet. L'objectif est de sensibiliser le grand public aux difficultés pour les victimes à révéler le crime subi et à trouver le bon interlocuteur pour être aidées et accompagnées.

bref

sur la toile

bref

ON GARDE LE RYTHME

Mis en place depuis 2 ans, les rythmes scolaires n'ont de cesse de mener la vie dure à nos élu-e-s, parents d'élèves, enseignant-e-s et agents municipaux. À Rennes, du 2 février au 2 mars, une votation citoyenne est proposée aux parents d'élèves afin que ces derniers puissent s'exprimer sur l'organisation définitive des horaires de l'école pour la rentrée 2015/2016. Dans le cadre de la Fabrique citoyenne.

bref

sur la toile

chiffre du mois

11/03

Le club Rennes Métropole Handball organise une rencontre « Place et avenir du sport féminin de haut niveau. Parlons-en ! ». De 18h30 à 20h30, à l'Hôtel de Rennes Métropole.

chiffre du mois

le tweet du mois

Si on me demande de faire ce que je ressens à la poterie, je vais sculpter un joli caca.

PONYO @PONYOam / 12-01-2015

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



BRIGITTE HUET

**SAGE-FEMME CADRE
SUPÉRIEUR DU PÔLE AU CHU
SUD DE RENNES**

Elle revient sur les nouveaux locaux de consultations gynécologiques et obstétriques qui ont pris place au rez-de-chaussée de l'hôpital Sud.



© OÉLIAN RAMIS

Que change votre arrivée dans ce nouvel espace ?

Avant que le service maternité-obstétrique de l'Hôtel Dieu rejoigne celui de l'hôpital Sud en 2009, nous exerçons au sein de préfabriqués. Les nouveaux locaux de ce pôle - anciens laboratoires, transférés à Pontchaillou - représentent un véritable confort, autant pour les patientes que pour le personnel. Nous avons aujourd'hui une réelle unité de lieu, mais également une unité dans la prise en charge des consultations obstétriques et gynécologiques pré ou post natales : tous les services (anesthésie, néonatalogie, préparation à la parentalité...) sont regroupés sur le même plateau, au même étage, ce qui facilite le lien entre chacun, surtout dans le cadre d'opérations d'urgence. C'est aussi un confort de travail pour le personnel : nous sommes passés d'un environnement exigu, bruyant et froid à un cadre beaucoup plus spacieux et agréable.

Comment se passe la prise en charge du couple « mère-enfant » au sein de votre service ?

Depuis 2003, nous avons mis en place un accompagnement personnalisé « mère-enfant ». Le nombre d'intervenants autour de la mère et l'enfant est réduit désormais : ils seront pris en charge par une sage-femme et une ASAP (aide-soignante auxiliaire de puériculture). Tout au long de la grossesse, nous construisons, avec le couple, un projet de naissance. Après l'accouchement, un programme journalier est établi avec la mère : par exemple, si elle accouche à 3h, le petit déjeuner ne lui sera pas servi à 7h30, mais plus tard. C'est une organisation à la carte. Nous proposons également d'accompagner le couple et le bébé pour leur retour à domicile : nous pouvons leur donner des conseils pour une bonne insertion dans la fratrie ou se focaliser sur des besoins plus techniques (allaitement).

Quels outils particuliers mettez-vous en place concernant la sécurité avant, pendant et après la grossesse ?

Dans notre service, la prise en charge médicalisée est fonctionnelle 24h/24 et 365 jours par an. Notre maternité étant de niveau 3, la sécurité y est assez élevée. C'est une maternité de haute technicité, ce qui permet de surveiller les grossesses à risque, par exemple dans le cadre d'un diagnostic ante-natal, d'un problème génétique ou de malformation. Il faut également souligner que nous acceptons les transferts de mamans des autres maternités rennaises et de la région, que ce soit pour un problème pré ou post natal. Tout en veillant à la sécurité de la mère et de l'enfant, nous mettons un point d'honneur à respecter la physiologie de la grossesse : on respecte le travail naturel, on le surveille mais on ne le « technique » pas.

CLARA POTIER

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION



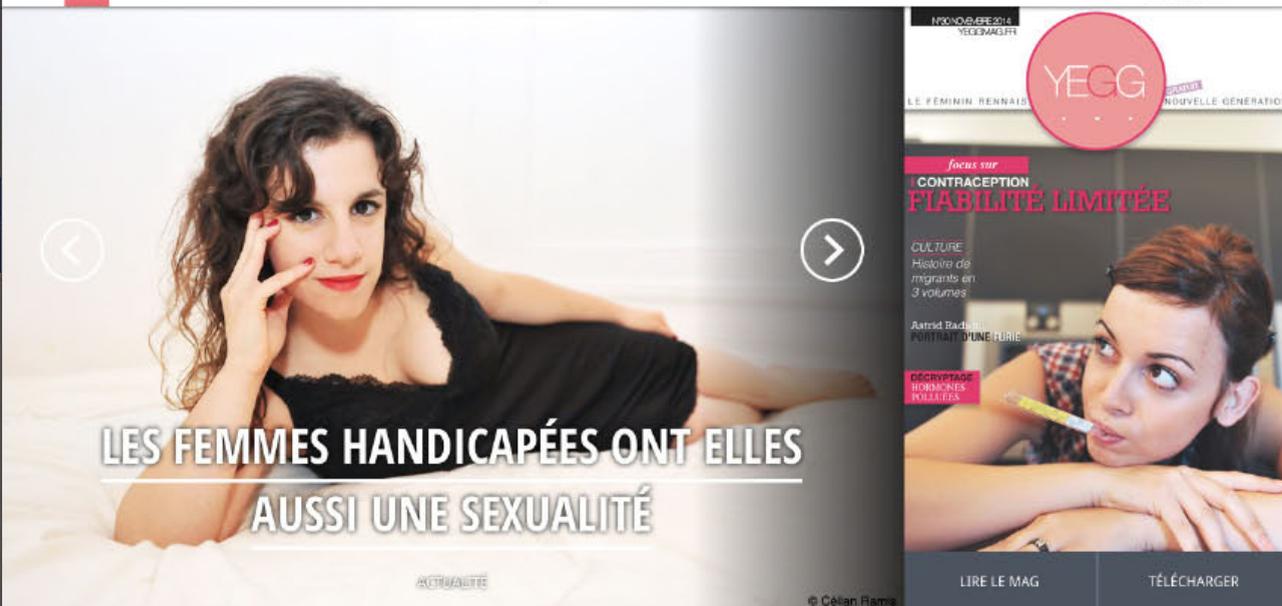
Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction



LES FEMMES HANDICAPÉES ONT ELLES
AUSSI UNE SEXUALITÉ

ACTUALITÉ

© Célian Ramis



LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

FOCUS SUR



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR



Strip|easeuses

des danseuses comme les autres ?



Si les prémices et évolutions du strip-tease sont incertaines, en revanche la sulfureuse Mata Hari a parfaitement gravé sa légende dans l'Histoire, en partie à travers l'effeuillage. Reine de la Belle Époque grâce à la création d'une danse orientale qu'elle enrobe d'origines divines, elle est un archétype de la femme fatale et moderne, libérée dans une société puritaine, et lève le tabou sur la nudité. Plus d'un siècle plus tard, le strip-tease n'est plus seulement l'affaire de courtisanes et de danseuses de cabaret. Discothèques, clubs de strip, enterrements de vie de garçon/jeune fille, salon de l'érotisme... on parle aujourd'hui de banalisation d'une profession entachée de clichés liant l'art du déshabillé à la vulgarité et la légèreté, et d'amalgames entre effeuillage et prostitution. Des stéréotypes qui ne semblent atteindre les danseuses qui envisagent la nudité de leurs corps comme un accessoire indispensable de leur business artistique. Elles sont au cœur du monde de la nuit et nous les avons rencontrées afin qu'elles nous livrent leur vision de leur condition.

Strip-tease

la mise à nu de la vie nocturne



© OÉLIAN RAMIS

Dévoiler son corps, lentement, sensuellement. Privilégier l'esthétique d'un corps au service de la création d'un show élaboré et travaillé. Pour susciter le désir des plaisirs charnels, sans y céder. Quand l'érotisme se met à nu, qu'il ne reste plus un seul bout de tissu pour cacher les soi-disant vertus, les réalités sont autres et se confondent avec les voluptés enivrantes de l'argent.

« On insiste beaucoup : on veut vraiment donner une autre image du striptease et du métier », explique Maya Cortes, chargée de la logistique et de l'animation sur la tournée Eropolis. Les 17 et 18 janvier, le salon célébrait l'érotisme au Parc expo de Rennes, avec une trentaine d'artistes stripteaseurs/stripteaseuses. L'autre image, c'est celle de pros qui élaborent des spectacles sur scène, principalement. Pour Little Priss, aujourd'hui, « tout le monde peut prétendre être stripteaseuse,

et il y a une sacrée concurrence. Il faut faire du show, faire primer le côté artistique, la beauté du corps, la sensualité. Et surtout toujours innover. » À 21 ans, la jeune femme débute dans le milieu, côtoyant le monde de la nuit depuis plusieurs années. En 8 mois seulement, elle s'est initiée à l'art de l'effeuillage, vidéos et bases de modern-jazz à l'appui, et l'a pratiqué dans des boîtes de nuit, des clubs de strip, des clubs échangistes, des salons ou encore chez des particuliers. Et rapide-

« Tout le monde peut prétendre être stripteaseuse. Il faut faire du show, faire primer le côté artistique, la beauté du corps, la sensualité. »

ment, son expérience lui a permis de comprendre « ce qui fonctionne, ce qui fait crier », loin des fantasmes ordinaires de la policière frivole ou de la candide écolière, plus appropriés aux enterrements de vie de garçon.

Ce jour-là, une trentaine de curieux principalement masculins s'agglutinent au pied de la scène. Ana-Lys fait son entrée, sourire aux lèvres, valisette à la main, vêtue d'un frou-frou blanc, d'une parure blanche et de talons hauts. Sur un air légèrement swing échappé de la bande originale de Mary Poppins, elle débute son show en dénouant sa chevelure rouge et en brandissant un sextoy assorti d'une moue malicieuse. Elle a tout d'une artiste burlesque, un art qu'elle pratique depuis 2 ans, pour le côté humoristique, vintage et rockabilly. Elle dévoile au fil des tissus qui tombent sur le sol un tatouage floral courant le long de son bassin, de

sa hanche et de sa cuisse. La sulfureuse Ana-Lys est pétillante, pleine de grâce, dotée d'un corps harmonieusement charnel. « Le burlesque permet de s'assumer comme on est. J'en fais autant que du striptease, qui est plus hot en général. Si les shows ne sont pas les mêmes, on travaille dans les deux cas sur les costumes, la mise en scène, les musiques et sur l'art de l'effeuillage, avec un côté glamour et très sexy, analyse-t-elle, expliquant une différence entre les lieux de représentation. En soirée privée, en spectacle pour les comités d'entreprise, dans les conventions de tatouage ou de moto, on me demande du burlesque. Sinon, c'est du strip plus classique. » La jeune femme, engagée sur la tournée pour faire découvrir la particularité de cet art, termine sa prestation intégralement nue sur scène. Seuls les bouts de ses seins seront cachés par des nippies.

BANALISATION DE LA NUDITÉ

Pour de nombreuses artistes françaises et américaines notamment, le burlesque incarne un courant féministe, engagé. Le corps comme arme et symbole de pouvoir. Des femmes puissantes s'éclatant à montrer leur sensualité, s'affranchissant des codes de la domination masculine et dé-

MYSTÈRE, CACHOTERIES, ET INFOS RARES.

Né sous l'Antiquité, aux États-Unis ou à Paris à la fin du XIX^{ème} siècle, peu d'historiens et sociologues s'accordent sur l'origine du strip-tease. Magnifié quand il est burlesque, disgracié dans les clubs ou renommé « effeuillage » dans les cabarets parisiens, il est difficile de se faire une idée sur ce qu'était le striptease à ses débuts et sur la manière dont il a évolué, hormis certains témoignages tendant à penser que la discipline se banalise dans les établissements de nuit. Même difficulté quant à l'évolution des mentalités à travers les époques et les contextes. Le dernier ouvrage de référence sur le sujet *Histoire et sociologie du strip-tease* de Jean Charvil, date de 1969 et depuis, peu de chercheurs semblent oser aborder la question. Alors, pudeur, volonté d'alimenter le légendaire mystère ou manque d'intérêt pour le sujet ?



truisant les diktats de la mode des jeunes-minces-blanches, selon Louise de Ville – croisée en 2013 sur la scène du Grand Soufflet dans le spectacle « Porte-jarretelles et piano à bretelles ». Montrer son corps serait par conséquent une preuve d'indépendance. À noter que toutes les féministes ne s'accordent pas sur ce sujet. Niveau striptease, la tendance est plutôt à l'indifférence.

L'indifférence face aux critiques qui peuvent être formulées quant à son côté dégradant : se déshabiller pour vendre du rêve, pour agrémenter les fantasmes, pour satisfaire les désirs des spectateurs. Elles invoquent aujourd'hui la banalisation de la profession, avec une prolifération du nombre de danseuses – qui n'est pas recensé ou calculé clairement mais qui apparaît au vu du nombre de sites et d'annonces – qui se ressent à travers le regard de la population nocturne. « Avant, quand on se déshabillait dans les boîtes, tout le monde sortait son portable. Maintenant, ça paraît normal de voir des stripteaseuses et des gogos danseuses. Et puis, les clientes sont encore moins habillées que nous, parfois ! Enfin, elles finissent en souf... », rigole Julie, alias Bambye.

DE L'INTERMITTENCE À L'AUTO-ENTREPRENARIAT

À 27 ans, elle bénéficie d'une expérience de 10 ans dans ce métier. À l'origine, elle est embauchée par une agence en tant que gogo danseuse et se contente de faire l'animation sur scène, en dansant, simplement. « J'aime danser, j'aime voyager, j'aime l'argent. Surtout l'argent », lâche-t-elle d'un ton franc et désinvolte. Elle avait, au départ, le statut d'intermittente du spectacle, statut auparavant adopté par toutes les artistes stripteaseuses : « Maintenant, on est obligées d'être auto-entrepreneuses, financièrement c'est plus intéressant pour les établissements qui nous payent à la prestation. Si t'es intermittente, ils ne te prendront pas. »

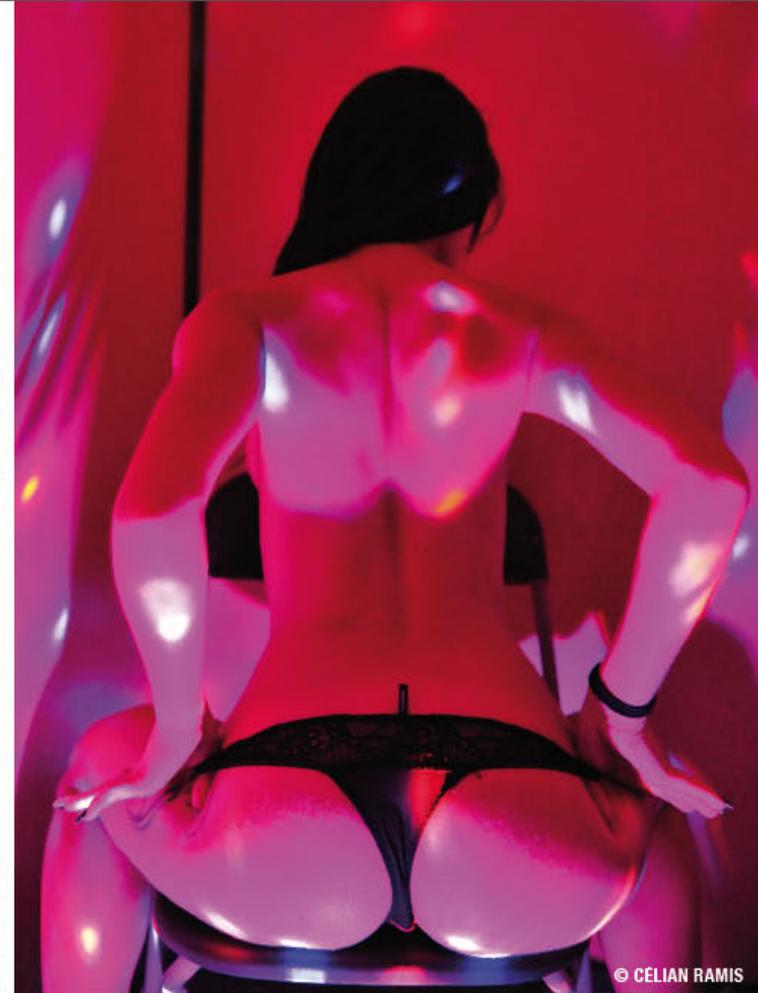
Elle termine sa séance de sport quotidienne, a les yeux rivés sur son téléphone et se marre quand on lui demande comment elle prépare ses prestations : « Je ne fais que de l'improvisation ! J'ai la chance de pouvoir danser sur toutes les musiques, en rythme et de manière sensuelle. » Cette ancienne candidate de télé-réalité – aperçue dans Secret Story en 2011 – ne ressent aucune appréhension et aucun besoin de répéter ses chorégraphies. « C'est simple, en discothèque, ils aiment

les prestations qui sortent de l'ordinaire, genre Catwoman ou cow girl mais n'imposent pas de thèmes. Dès l'instant que tu te désapes et que tu montres ton cul, c'est tout ce qui leur importe. Comme en club de strip, même pas besoin d'ambiances et d'univers. Il n'y a que pour les enterrements de vie de garçon qu'il y a des critères imposés, et ce sont souvent les mêmes : policières, écolières, infirmières, militaires... », détaille la jeune femme qui, la journée, gère un centre équestre à Goven, fondé et ouvert depuis septembre 2014.

AU SOMMET DE LA BARRE

La nuit, en semaine comme le week-end, elle découpe son emploi du temps entre Nantes, Saint-Nazaire et Rennes. Principalement à l'île de Rhodes, derrière le centre Colombia, bordant le boulevard de la Tour d'Auvergne. Un mercredi soir de janvier, elle y arrive un peu après minuit. Cheveux noués, pas coiffés, jogging, baskets... Elle part se préparer dans les appartements alloués à cet effet, au dessus du plus vieux club de striptease de Rennes, ouvert depuis

53 ans, et revient moulée dans une robe longue, à la dentelle noire et au voile blanc transparent. Une tenue réalisée sur mesure par une couturière angevine. « Ça va entre 80 et 800 € pour les fringues. Et il y a aussi la lingerie à acheter, les porte-jarretelles, les bas. Faut que ce soit classe et élégant », précise-t-elle. Elle entame une danse lascive autour de la barre, fixée au milieu de la piste de danse. Incontournable, elle est un accessoire primordial pour les artistes qui peuvent soit s'en servir comme appui, quasi un partenaire, soit pour exécuter quelques figures de Pole Dance : « Je n'en fais pas beaucoup. Ce ne sont pas celles qui montent à la barre qui gagnent le plus. Et moi, je suis bête et méchante, je vais là où il y a l'argent. Je fais des shows reptile par exemple, en boîte de nuit. Ça chiffre bien, 2 fois plus que le strip de base qui est souvent facturé aux alentours de 250/300€ ». Mêmes tarifs pratiqués par la nantaise Priscilla Jones, régulièrement en pays rennais, qui confirme qu'en une nuit en boîte, une stripteaseuse peut espérer récupérer un cachet de 700 € pour



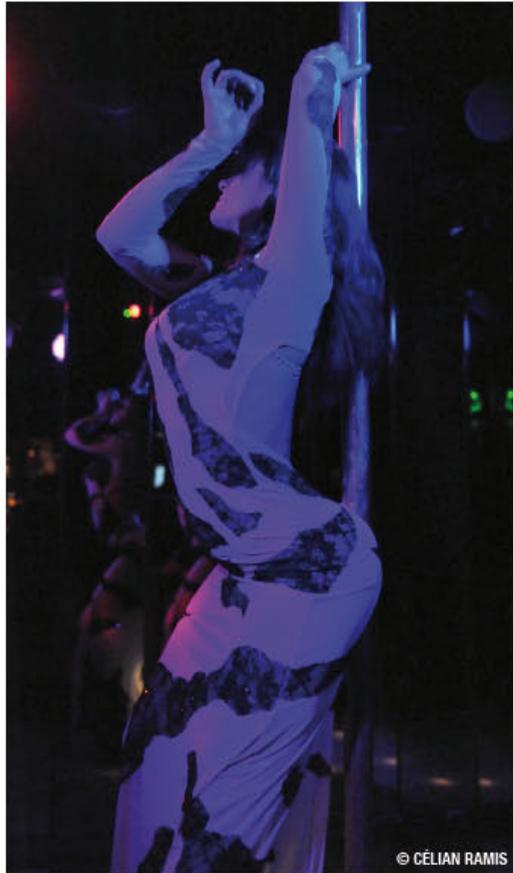
© CELIAN RAMIS

un show sensuel avec un serpent, et 300 € pour un effeuillage classique. Même efficacité en privé : 1h de présence dont 15 minutes de passage, « c'est bien payé, c'est peu de temps de travail mais il y a des inconvénients. On n'a peu de place pour danser et pas de liberté dans les personnages. » Car après 9 ans de métier, ce qui continue d'épanouir cette trentenaire déjà vue dans le télé-crochet À la recherche de la nouvelle star, c'est le spectacle, le côté artistique, le développement des chorégraphies. Elle, qui joue des petits rôles dans certains films comme Bodybuilder de Roschdy Zem, aime incarner des personnages de cinéma, comme Jessica Rabbit, Maléfique ou encore les James Bond girls... « Que des personnages dark et sévères qui collent à ma personnalité », précise-t-elle. Pour Priscilla, le striptease ne se résume pas à l'exhibition de son corps. Ou plutôt, elle refuse d'y être réduite. Pas question de simplement « montrer cul et nichons à un mec en particulier », raison pour laquelle elle évite farouchement les clubs de strip, dans lesquels on pratique les shows privés.

Salon de l'érotisme Les femmes aussi veulent y goûter...

Un grand monsieur tout musclé et costumé nous annonce, micro dans la main, que le spectacle spécial « filles » va bientôt commencer dans une autre partie du Salon. Nous sommes le samedi 17 janvier, en fin d'après-midi, et le Hall 10 du Parc expo est plongé dans les voluptés nocturnes de l'érotisme. Entre quelques cloisons roses, qui nous rappellent sans trop de mal le côté cheap de l'événement, nous attend le charmant Ben Star. Une trentaine de femmes, jeunes ou moins jeunes, enfin surtout moins jeunes, s'entassent avec excitation (et peut-être un peu d'appréhension) devant l'entrée de la salle improvisée. Quelques conjoints les accompagnent avant de se faire refouler par un videur et lancent un dernier regard inquiet ou complice vers leurs amies qui trépignent d'impatience. Seules deux volontaires proposent de monter sur scène et c'est une qui n'a pas levé la main qui finalement y monte. Ben Star en tenue de cowboy affriolante commence son show et se frotte à la jeune femme qui semble sur le point de s'évanouir au contact de tant de testostérone. La prestation dure quinze minutes pendant lesquelles on n'entend pas autant de cris suraigus qu'imaginés mais plutôt des chuchotements et gloussements de la part des spectatrices aux joues rosies.





© CÉLIAN RAMIS

AMOUR DE LA DANSE ET ARGENT

À l'île de Rhodes, ce soir-là, Bambye est entourée de 2 danseuses – 2 autres étant en train de « flyer » afin de rameuter des clients – et de Nadine, surnommée Nanou, responsable depuis 3 ans et employée du club depuis 23 ans. En attendant que les clients débarquent, au compte goutte, elles discutent frais kilométriques, remboursés selon les distances parcourues, et échangent leurs expériences. Magora, 21 ans, a débuté le striptease il y a 2 mois. Pour l'amour de la danse. Parce qu'après un bac hôtellerie et une expérience en restauration, elle ne supporte plus de se « faire traiter comme de la merde par les patrons et les clients ». Direction l'usine. Mais le boulot est contraignant, les horaires également. Elle entend parler d'un bar à hôtesse dans les Côtes d'Armor et enchaîne avec le club rennais, dans lequel elle se forme sur le tas, en regardant les autres, et en utilisant ses compétences de Pole Dance. Laurine, 27 ans, a mis les pieds dans le métier il

y a 2 ans. Pour l'argent, très clairement. Après 8 ans à bosser dans une grande surface, elle teste le striptease en boîte de nuit. Parce qu'elle y passe tout son temps. « J'avais plein d'idées reçues à ce sujet. J'ai vu que c'était propre et clean, je suis partie à l'aventure », lance-t-elle, amusée. Pour elle, avoir des horaires de nuit, dormir toute la matinée et profiter de son après-midi se résume en un mot : vacances. Pourtant, elle n'aime pas danser, « ou alors sur du Rammstein, il faut que ça bouge, je suis un peu bourrine. Je n'arrive pas du tout à être sensuelle... De toute manière, quand les mecs prennent un strip, c'est pour voir mon corps, c'est ça qui séduit. Un sourire et c'est bon. Les hommes sont faibles. » D'où sa préférence pour, dès l'ouverture de l'établissement, s'afficher en tenue légère et affriolante, poitrine joliment mise en évidence. Autre détail marquant chez Laurine, elle parle, en référence à son lieu de travail, de « terrain », terme très spécifique et peu employé par les artistes rencontrées.

CONSOMMATION OBLIGATOIRE

Vers 1h du matin, les premiers clients arrivent dans le club, s'installent sur les banquettes en velours et commandent du champagne, à 250 € la bouteille. Ils reprendront la même dans l'heure. Les 3 danseuses enfilent alors leur casquette d'hôtesse et prennent place à la table des messieurs. Un rôle dans lequel Laurine se sent plus à l'aise. L'objectif étant alors de faire consommer le client, en boissons et shows privés, dans des salons intimistes avec rideaux transparents ou à la table. « Mieux vaut qu'elles ne soient pas farouches pour le contact avec les clients, elles sont payées sur les ventes de champagne », rappelle Carly, 26 ans, gérante du bar à champagne et club de striptease, La Luna, situé à quelques pas du pont de Nantes. Ici, pas d'obligation de danser, si les filles ne le souhaitent pas. Le principe est le même chez elle qu'à l'île de Rhodes, à quelques détails près, comme celui du nu intégral conseillé dans ce dernier et proscrit à La Luna (string/topless). Ici, les

“ Mieux vaut qu'elles ne soient pas farouches pour le contact avec les clients, elles sont payées sur les ventes de champagne. ”



filles doivent impérativement se munir d'une tenue de soirée et d'une tenue de prestation. Dans les deux établissements, les danseuses/hôtesse répondent aux offres postées par les responsables ou sont envoyées par des agences. Souvent pour des contrats de 2 semaines, le renouvellement étant important pour les habitués. À cause des difficultés à obtenir des visas, les clubs ne peuvent désormais plus embaucher des femmes étrangères, principalement des russes, des ukrainiennes et des moldaves. « C'est dommage, les hommes aiment bien les étrangères, les russes notamment, qui sont très belles », confie Carly. Il devient difficile aujourd'hui de dénicher de nouvelles recrues : « Elles sont plus prudes qu'avant, ont moins l'appât du gain. Elles n'ont plus autant la hargne qu'avant. Elles se contentent surtout de faire les hôtesse. Sachant que les clients veulent toujours plus, en payant moins parce que c'est la crise... » Prendre des billets sans trop se fatiguer.

CONTRÔLE DE SOI

Les femmes n'oseraient-elles plus se dénuder dans les clubs de striptease ? Les raisons restent obscures. Quand on aborde la nudité et le rapport au corps, elles s'accordent toutes sur l'obligation de ne pas être pudique. « Ce qui ne veut pas dire que l'on accepte nos corps... », précise Bambye, qui ne supporte plus la vision de graisse nichée dans certaines parties de son corps. Un point sur lequel la rejoint Laurine. Ainsi que Amira, inquiète du rendu de nos photographies. « Faudra retravailler, vous affinerez la taille, parce que je n'ai plus le corps de ma jeunesse, j'ai 33 ans et j'ai du ventre », nous glisse cette danseuse érotique, après son passage à La Luna. Après avoir enchaîné les grandes scènes parisiennes, avoir été chorégraphe pendant 7 ans dans une école d'afro-jazz

et de danse contemporaine, avoir dansé dans des clips et des comédies musicales, elle pose ses valises à Rennes. « J'ai un enfant maintenant, et ça me convient mieux ce rythme-là. Tranquillement, au club, les soirs que je veux. », explique-t-elle. Elle aime le jeu de la séduction, de l'érotisme. Même si elle trouve qu'en France, la culture du « strip-club » n'est pas aussi développée qu'en Angleterre ou qu'aux Etats-Unis. « Certains clients jouent le jeu, d'autres non », évoque-t-elle, légèrement furtive. La clientèle, Carly la décrit en souriant : « Des hommes de 20 à 70 ans, qui viennent par curiosité ou parce que ce sont des habitués. Des hommes seuls ou mariés, qui s'emmerdent dans leur couple ou pas, qui n'ont pas trop de vie sociale. Il y a aussi les mecs qui viennent s'amuser... Il y a toute sorte de clients ! ». Et du côté de l'île de Rhodes, même combat. On parle aussi bien de commerciaux, accompagnés de leurs clients pour signer des contrats, que d'hommes seuls ou de jeunes en bande. Et concernant les dérapages, si les filles parlent parfois de « mains placées là où il faut pas », elles sont toutes sereines quant aux règles et aux limites à s'imposer et à imposer. « Perso, je suis très claire. Je suis assez froide de température en plus. Je fais ma prestation, je prends mon chèque et je me casse. En club, pour les shows privés, le mec n'a pas intérêt à dépasser les limites, sinon il aura un show tout pourri et la nana ramera la mur... », signale Bambye, assurée d'avoir toujours l'ascendance sur le client. Entre les murs de La Luna, on nous murmure en off qu'un des points intéressants à travailler dans ces lieux-là est très certainement de mieux se connaître, en tant que femme. « Ça apprend la manipulation, c'est fascinant », avoue une petite voix.

effeuillage au masculin

À 34 ans, Sébastien alias Yevan est stripteaseur - aussi appelé parfois chippendale - depuis cinq ans. L'un des deux seuls à pratiquer cette activité dans l'Ouest, il allie au quotidien effeuillage, travail et vie privée.

Comment êtes-vous arrivé au striptease ?

C'est vraiment un pur hasard. Je faisais déjà beaucoup de sport et entretenais mon corps. Un ami de Nantes qui faisait du strip s'est retrouvé en galère un soir et m'a demandé de l'aider pour un show James Bond en duo, alors que son partenaire avait eu un accident. Il s'agissait d'une prestation pour un comité d'entreprise, cela s'est bien passé, j'ai apprécié et je connaissais déjà le milieu, j'ai pu être engagé.

Quel est votre rapport au corps, au physique ?

Il ne faut pas être pudique, ça c'est certain. Cependant pour moi faire du striptease, c'était assez inopiné. Montrer mon corps n'était pas le problème, le plus compliqué c'est le show en lui-même ; les gestes, suivre la musique par exemple. Ce souci du physique est plus vis-à-vis des clients, notamment pour les shows privés, il faut être professionnel mais simple. À un anniversaire organisé par exemple, à la différence d'un enterrement de vie de jeune fille, le conjoint et/ou la famille seront présents. Il peut y avoir une certaine jalousie, il ne faut pas que ça déborde. Pour entretenir mon physique, je



fais du sport toutes les semaines pour rester dessiné. Les gens ne cherchent pas à voir des bodybuilders mais plutôt des gens bien faits, quand c'est trop, cela peut presque effrayer.

En parlant de débordements, quelles limites fixez-vous dans vos shows ?

Contrairement à ce que l'on peut voir au Salon de l'érotisme par exemple, où on parle justement d'érotisme voire de X, dans les shows privés ou en discothèque, à aucun moment

on ne voit mon sexe. Le drapeau est toujours devant moi et même lorsqu'une femme monte sur scène, tout est illusion, elle ne voit rien, ne touche rien.

Peut-on vivre du striptease ?

On peut en vivre oui mais c'est assez compliqué, il faut démarcher les bars, les professionnels. Ceux qui le peuvent ont monté leur société mais tout le monde ne peut pas le faire. Les budgets sont très serrés avec les frais kilométriques, les tenues, etc... Pour moi c'est un loisir et un plaisir, en dehors de cette activité je suis salarié d'une entreprise. Le striptease ce n'est que le week-end, tout au long de l'année mais plus particulièrement du printemps au mois de septembre où il y a beaucoup plus de demandes, notamment avec la saison des mariages. Vu que nous ne sommes que deux, moi près de Rennes et mon ami à Nantes, nous nous partageons le Grand Ouest. Pour ma part cela peut aller du Mans à Deauville en passant par le Finistère. C'est beaucoup de route.

Qu'en est-il de la rémunération d'un stripteaseur ?

Que ce soit pour des shows privés ou dans une discothèque, nous sommes payés à la prestation, entre 250 et 280 euros. En privé cela comprend une heure sur place dont quinze minutes de danse et striptease. En tant qu'auto-entrepreneur, j'ai le choix de mes prestations et limite de plus en plus celles en discothèque. Après, cela dépend beaucoup du réseau de chacun, il faut savoir être très réactif, surtout pour un homme, il y a beaucoup plus de concurrence.

Quelle est la différence avec les shows en discothèque ?

En discothèque, la prestation est plus longue et on te paye un forfait peu importe ce que tu fais. On nous demande souvent de faire des shows de gogo danseur également, c'est-à-dire que l'on va danser en tenue, principalement pour vanter une marque, d'alcool par exemple, en partenariat avec la discothèque. Mais surtout,

les horaires sont plus compliqués, ce qui n'est pas facile à concilier avec une vie privée.

Même en tant qu'auto-entrepreneur, travaillez-vous avec des agences ?

Oui, mais la plupart des agences sont basées à Paris. Elles ont des contacts en région et vont nous appeler pour connaître nos disponibilités. Le problème avec les agences est que plus il y a d'intermédiaires, plus la commission de l'artiste sera réduite.

Comment conciliez-vous striptease et vie privée ?

J'ai la chance d'avoir une compagne très compréhensive et qui me fait énormément confiance. Mais le striptease me prend beaucoup de temps, j'ai maintenant 34 ans, je me laisse encore deux ans dans le milieu pour pouvoir profiter pleinement de mes fins de semaine avec elle.

Et qu'en est-il de l'image du striptease dans votre entourage ?

Dans mon entreprise, mes collègues ne sont pas au courant, notamment parce que je travaille au contact de clients. Ce qui est plus compliqué c'est de savoir gérer sa propre image auprès des personnes qui payent pour les shows privés en discutant avec eux, en restant souriant afin que les gens puissent sortir des *a priori* qu'ils pourraient avoir, comme l'homme à femmes par exemple. C'est toujours la différence entre les anniversaires et les enterrements de vie de jeune fille, pendant les anniversaires on peut se retrouver face à la grand-mère, voire des enfants. Les gens sont généralement assez curieux et me pose beaucoup de questions, je leur explique qu'un stripteaseur peut avoir une vie intime malgré son activité, si la personne avec qui il partage sa vie est prête à l'accepter.

DANSE HORS NORMES

Du 12 au 16 janvier, la compagnie de danse Théâtre Nomade Autonome était accueillie par le Collectif Danse Rennes Métropole au Garage, pour sa première résidence. La chorégraphie créée cette semaine durant sera dévoilée en avril, à l'inauguration de la Maison des associations.



© CELIAN RAMIS

« Nous allons tout de suite entrer dans le vif du sujet, on prendra le temps pour discuter à la fin. » À 11h, ce jeudi matin de janvier, Simon Quéven, chorégraphe et fondateur de la compagnie rennaise Théâtre Nomade Autonome (TNA), fait répéter aux six femmes assises en rond autour de lui, des techniques de relaxation. Des exercices s'apparentant à du thai-chi-chuan, qui constituent selon lui une étape primordiale pour « se mettre en mouvement ». Dans la salle de danse, deux personnes manquent à l'appel. « La fatigue et les courbatures se font sentir ! », sourit-il. Depuis trois jours, le chorégraphe et huit danseuses rennaises amateurs travaillent, pour la première fois en résidence, sur le projet « Danser sa ville ». De 10h à 16h30, ils se retrouvent dans les locaux du Collectif Danse Rennes Métropole au Garage, installé dans le quartier de Villejean.

LIENS TISSÉS PAR LA DANSE

Élaboré en juin 2013, son projet artistique met en scène le corps par rapport à l'architecture. Toutes les chorégraphies sont réalisées en plein air, parfois avec des masques. « C'est une mise en fête de la ville de façon consciente ! », s'enthousiasme Simon Quéven. La démarche : réunir les habitants autour de la danse, « espace de connexion entre les gens ». Tel un carnaval où les rôles sont inversés. Quelques mois plus tard, il ouvre le projet aux habitant-e-s de Rennes, à Carrefour 18. Grâce au forum des associations de ce centre social et au bouche à oreille, six femmes se portent volontaires : Jacqueline, Odile, Marie-Thérèse, Hella, Evelyne et Christiane, la cinquantaine passée, toutes investies dans la vie associative. Tout au long de l'année, elles ont dansé dans des quartiers de Rennes. En juin 2014, la compagnie

TNA réalise une performance de six heures à Paris. « Nous avons mis de la joie dans les rues, se rappelle Hella, sourire aux lèvres. Une personne nous a dit dans le métro « Merci, vous avez changé ma journée. » » À l'automne, deux nouvelles ont intégré le groupe. Céline les a découvert à Carrefour 18 et Maïté lors d'une performance au métro du Blossne. « Je sortais du supermarché, les courses à la main. J'ai dansé avec elles. Comme elles portaient des masques, je ne savais pas qui c'était. Quand j'ai vu qu'elles étaient toutes retraitées, j'ai trouvé ça génial », explique cette dernière.

NOUVELLE CHORÉGRAPHIE

Cette semaine marque un tournant pour le fonctionnement de la compagnie. Simon Quéven a voulu travailler sur plusieurs journées de travail en salle et une demi-journée sur le terrain. Le planning est plus resserré qu'auparavant. Pendant un an et demi, les danseuses et lui-même se voyaient toutes les semaines, principalement à Carrefour 18, pour construire des projets à long terme. Désormais, ils iront ponctuellement en résidence pendant trois jours, dans de nouveaux lieux.

L'objectif de la résidence au Garage : créer une chorégraphie pour l'inauguration de la Maison des associations, place Charles de Gaulle. Réouverte depuis le 2 février après deux ans de travaux, un appel à projets a été lancé jusqu'au 30 janvier par

l'association Bug pour proposer des animations. Initialement prévue le 14 mars, la date a été décalée au mois d'avril à cause de la période pré-électorale, en vue des élections départementales le 22 et 29 mars. En fin de matinée ce jeudi, changement de programme. L'après-midi aurait dû se passer à l'extérieur, à côté des Champs Libres. Mais en raison d'une météo capricieuse, la compagnie change ses plans et passera finalement le reste de la journée au Garage. À midi, tout le monde mange autour d'une table dans le hall. Pour Simon Quéven, cette heure et demi d'échanges, pendant laquelle il est interdit de parler « boulot », est aussi importante que les répétitions.

Un peu après 14 heures, la compagnie TNA se met à répéter la deuxième partie de sa danse. Chacune est en ligne pour le voguing, façon de se déhancher reprise par les mannequins lors des défilés. « On n'est pas là pour faire un truc sérieux ! », répète le chorégraphe. Toutes les participantes le disent : « Danser sa ville » leur permet de s'exprimer, sans artifices, et de mieux se connaître. « Le public voit notre liberté », estime Céline. 16h30. L'heure de se dire au revoir. La troupe reviendra le lendemain pour améliorer les enchaînements et finaliser la liste des chansons. Cela sera également l'opportunité de s'exercer dehors. Car l'échéance va arriver vite. Et il ne leur reste plus que quelques répétitions avant le jour J.

I MANON DENIAU



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION

YEGGMAG.FR

bref

MARCHE DANS LA CITÉ

Dans le cadre de la Journée internationale des Femmes, une « marche chorégraphique dans la cité » - proposée par Histoire du féminisme à Rennes avec Anne-Karine Lescop et Pénélope Parrau - sera organisée le 7 mars à 16h, place de la Mairie à Rennes. Une répétition aura lieu le 25 février de 18h à 20h au centre social Ty-Blosn à Rennes. Le but : sensibiliser les habitant-e-s aux inégalités femmes-hommes dans l'espace public.

bref



chiffre du mois

17e

édition des Embellies
du 3 au 8 mars. Côté
musiciennes : Mansfield
TYA (03/03), Mina Tindle
(05/03) et La Féline
(06/03).

chiffre du mois

yegg aime le cinéma

TRAVELLING OSLO
26e ÉDITION

Du 3 au 11 février - Ciné-TNB, Arvor, Gaumont

bref

FLAMENCO EN FÊTE

Le Centre Culturel de Cesson-Sévigné et le Carré Sévigné mettent à l'honneur le flamenco en février. D'abord le 5, avec une conférence sur l'histoire des fêtes andalouses. Puis, le 13, avec une Peña Flamenca guidée par la compagnie rennaise Apsara sur les airs d'une des plus grandes voix actuelles du genre : Inès Bacan, accompagnée du danseur Manolito Pelusa et du guitariste Enrique Rodriguez. Infos : www.apsaraflamenco.fr

bref

**URBAINES : DE L'ART AU JEU, DU JEU À L'ART**

Charlotte Durand, artiste plasticienne, anime, ce mois-ci, un stage d'estampes et d'arts numériques à l'Antipode, dans le cadre d'Urbaines. Autour de découpages et collages, l'art devient un jeu.



ELIAN RAMIS

« Il est difficile de vivre de sa pratique. » À 26 ans, Charlotte Durand tente de joindre « les quatre bouts » : depuis l'obtention de son master en arts plastiques à l'université de Rennes 2, en 2012, elle alterne des missions dans le milieu de l'art, des expositions et des jobs alimentaires. « Il faut tout gérer, ne rien oublier et avoir les idées claires pour créer. Mais je ne changerais de vie pour rien au monde. Pas une seule journée ne ressemble à une autre. » Du 16 au 20 février, la jeune artiste animera un atelier d'estampes et d'arts numériques à l'Antipode MJC, dans le cadre d'Urbaines, qui a pour objectif de favoriser l'émergence de pratiques nouvelles. Entre ateliers, expositions et démonstrations, les cultures urbaines seront mises à l'honneur du 5 février au 7 mars. C'est en faisant le ménage à l'Antipode MJC que Charlotte Durand a pu transmettre son book et se faire remarquer. À l'occasion de son atelier, les adolescents (11-15 ans) pourront créer des motifs et des effets de matière à partir d'estampes de papier peint. Dans un second temps, avec l'artiste

Scouap, les différents travaux seront numérisés et projetés. « C'est nouveau pour moi de créer du mouvement. Le papier peint est figé et frontal. Nous allons répéter les gestes en pensant qu'il va être animé, précise Charlotte Durand. Les adolescents vont découvrir une technique qui est un détournement. L'objet fini devient le point de départ de quelque chose de nouveau. »

Le papier peint est le matériau fétiche de la jeune femme qui aime découper, coller, superposer. Charlotte Durand a développé sa pratique artistique à l'université, avec François Morellet comme principale source d'inspiration : « Je ne savais pas très bien dessiner. Souvent, je découpais du papier. Une fois ce papier ajouré, je ne pouvais pas m'empêcher de l'utiliser comme un pochoir et de récupérer les formes. Il y a une forme de jeu qui m'amuse. » L'artiste plasticienne vient d'obtenir un atelier à Rennes et exposera prochainement à la MJC de Servon-sur-Vilaine ainsi qu'à la galerie Mica. Avec l'espoir de vivre rapidement de sa passion.

I CONSTANCE LONGOBARDI

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE
UNE BONNE ANNÉE 2015



Musique

JUNE, TEN YEARS AFTER

MANSFIELD. TYA
FÉVRIER 2015

Inspirées par l'ex-femme d'Henri Miller et amie d'Anaïs Nin, June Mansfield, pour le nom de leur groupe, les deux artistes nantaises de Mansfield. TYA fête cette année les 10 ans de leur premier album, *June*. En mars, pour l'occasion, elles rééditent le disque, jusqu'alors épuisé, et entament une tournée atypique et intimiste de février à avril 2015 (le 3 mars, salle de la Cité, à Rennes, dans le cadre des Embellies). Carla Pallone, au violon et au piano, et Julia Lanoë, au chant, au piano et à la batterie, c'est un frisson qui nous picote le corps avant de nous fracasser de l'intérieur à travers un tremblement de terre viscéral. Elles sont de celles qui vous glacent le sang, vous bloquent la respiration et vous entourent d'une chaleur envoiante. Angoisse et délicatesse s'enlacent dans les mélodies et les textes, laissant une agréable sensation de lâcher prise pour se noyer entièrement dans l'univers des Mansfield. TYA. | MARINE COMBE



Cinéma

DISCOUNT
LOUIS-JULIEN PETIT
FÉVRIER 2015

Les employés d'un centre commercial discount se voient tourmentés par un plan de licenciement. Ainsi pour lutter contre la mise en place de caisses automatiques qui menacent leurs emplois, une poignée d'entre eux décident de monter un Hard Discount clandestin. Alimentés par les récupérations de marchandises jetées et les vols de marchandises en rayon, ils vont détourner des produits pour les vendre à prix cassés. De cette arnaque va naître au sein d'une ferme de campagne une « épicerie solidaire ». On pourrait se réjouir de ce scénario original (option Robin des bois) et dans son époque mais la mise en scène n'est pas toujours efficace et se perd un peu entre les travers du feel-good movie et du film engagé. La partie comique n'étant pas toujours opérative et assumée, le film repose sur un casting réussi et le jeu très impliqué des acteurs. Une jolie fable sociale comme les anglais savent en faire. Entre comédie et chronique sociale, le film peine à trouver ses marques même si l'on peut compter sur l'épaisseur de quelques personnages. Louis-Julien Petit signe un premier film ambitieux et inscrit dans un contexte de dureté économique et sociale. Le scénario aborde la crise sans pour autant proposer un réel point de vue. Une célébration des valeurs solidaires tout en humour mais à l'étroit dans son costume humaniste. | CÉLIAN RAMIS



DVD

BABY BALLOON
STEFAN LIBERSKI
JANVIER 2015

Bicitacion, dite Bici, est une jeune femme belge de 18 ans pleine de talents. Elle chante dans un groupe de rock qui fait fureur à Liège. La jeune femme est remarquable par ses formes rondes et généreuses mais tout autant par son charisme lorsqu'elle se transforme sur scène en femme radieuse et épanouie. Bici cache un mal être lié à son surpoids et sa condition sociale et c'est auprès de Vince, son ami d'enfance et guitariste du groupe qu'elle trouve du réconfort. Depuis toujours elle convoite Vince et tisse de doux rêves amoureux. Lorsque Anita, une jeune et très jolie fille débarque dans leur vie, Bici voit en elle une rivale à déloger. Tour à tour découragée et combative la jeune rockeuse va se démener pour éloigner la très gênante Anita. *Baby Balloon* est un film belge hyper réaliste qui alterne moments sordides et moments de bons sentiments. Stefan Liberski filme sans filtre la douleur et les joies de notre héroïne non conformiste. Une peinture de personnages ni fins ni délicats mais comme étant le miroir d'une société en friche. Une esthétique réaliste belge qui dessine un décor de paysages industriels sinistres traversés par les personnages. L'humour lui aussi est belge, moitié loufoque et provoque moitié caricature et sarcasme. Un film bien rythmé et conduit par une belle interprétation de Ambre Grouwels. | CÉLIAN RAMIS



Livre

VERNON SUBUTEX 1
VIRGINIE DESPENTES
JANVIER 2015

Virginie Despentes a vieilli et s'est apaisée. Son Vernon Subutex, ex-enfant du rock et ex-disquaire devenu sdf, est un brin désabusé. Comme elle ? Quoi qu'il en soit, substitut de Virginie, ou pas, Vernon, antihéros attachant, est à la rue et va s'arranger avec ses souvenirs et ses anciens amis, morts ou rangés des voitures, pour dormir au chaud. Il erre dans un Paris antisocial et triste, tente de sauver sa peau en ne cédant presque rien de ses convictions et de ses premiers amours. Il est classe finalement, Vernon, honnête, au moins avec lui-même, et pudique. Et puis, Vernon, il a un truc que tout le monde veut... Despentes peint une satire sociale méticuleuse et acérée, drôle et mélancolique, et enterre avec nostalgie une époque bénie où la jeunesse avait de vrais idéaux. Elle est juste, percutante, touchante, elle dérange encore, un peu moins mais encore un peu, et elle voit toujours la beauté cachée derrière la crasse. Ce premier tome d'une trilogie est aussi un polar, hyper bien ficelé, haletant et jouissif. Despentes a vieilli, mais elle est restée prenante et réjouissante. | MORGANE SOULARIE



OMELETTE FARCIE THAÏE

par Soulane



Farce : Hachez le porc avec un gros couteau. Faites frire l'ail puis l'oignon jusqu'à les dorer. Ajoutez les tomates coupées en quart jusqu'à ce qu'elles fondent, puis mettez le porc haché. Assaisonnez avec la sauce de poisson, le sucre et le poivre puis mélangez. Laissez mijoter à feux doux et couvert pendant 15 minutes en remuant de temps en temps.

Omelette : Dans un bol, cassez un œuf et ajoutez une petite cuillère de sauce de poisson. Battez le mélange. Chauffez l'huile, versez l'œuf battu et étalez-le sur toute la surface de la poêle. Mettez à feu doux puis ajoutez une grande cuillère de farce au centre de l'omelette. Pliez l'omelette vers le centre afin d'obtenir un carré. Ajouter la coriandre sur chaque omelette obtenue et bon appétit !

Thai Station
13 rue d'Antrain, Rennes
02 90 02 53 24





© CELIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 17 : Quand j'ai marché pour *Charlie Hebdo*

Sommes-nous tous Charlie ? Je ne sais pas, je crois que je m'en fous. Ce qui est certain, c'est que je voulais participer à la marche républicaine du 11 janvier. Celle qui a réuni 115 000 citoyen-ne-s à Rennes, après avoir rassemblé 12 000 personnes sur la place de la Mairie, le 7 janvier. Une fierté pour la capitale bretonne. De la place Sainte Anne au boulevard de la Liberté, le fourmillement de la population dans les rues impressionne. Sur l'esplanade Charles de Gaulle, la place est noire de monde et les rues avoisinantes sont tachetées de points mouvants s'étalonnant à perte de vue. Un peu avant 15h, les journalistes sont invités à constituer la tête du cortège. Sans trop comprendre, je me retrouve scotchée à la banderole « Nous sommes tous Charlie », aux côtés de quelques confrères qui partagent ce sentiment étrange qui nous saisit. « *Bizarre d'être réunis dans ces conditions* », glisse-t-on au premier rang. Pas évident de trouver sa place alors qu'il est d'usage pour nous journalistes d'être en marge du mouvement. De même,

pour les forces de l'ordre dont certains représentants défilent à nos côtés. Très rapidement, nous sommes rejoints par les élus de Rennes et Rennes Métropole qui paradent au deuxième rang. La marche est apolitique, dit-on. Nous partons armés de la grande banderole et ouvrons la marche sous les applaudissements de ceux qui assistent à l'événement de chaque côté de la route. Un sentiment très particulier nous assaille. Presque terrifiant et surtout indescriptible. Les frissons parcourent mon corps en long et en large à chaque vague d'applaudissements qui déferlent sur cette marée humaine. Les un-e-s et les autres s'observent, scrutent les diverses réactions et décryptent les pancartes. Conscient-e-s que nous marchons pour rendre hommage aux victimes des attentats, que nous marchons pour défendre la liberté d'expression et que nous marchons pour garder l'espoir. Entre solidarité, force et inquiétudes quant aux lendemains, cette journée dite historique ne nous laisse pas indifférent-e-s. C'est une belle journée.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTIERE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENEC MARIA VADILLO
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 FRÉDÉRIQUE MINGANT DOMINIQUE RVOAS-DANTEC
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 ISABELLE PINEAU NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUCK MONTREUIL
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



**LES FEMMES
QUI COMPTENT,
CHAQUE MOIS DANS YEGG**





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR